

Entretien accordé à ONU Info par Yalitza Aparicio ([originellement paru en Espagnol](#))

Par Carla Garcia



© ONU/Manuel Elias

Qu'a représenté pour vous le fait d'être nommée Ambassadrice de bonne volonté de l'UNESCO avec le mandat de défendre et promouvoir les droits des peuples autochtones précisément en cette Année internationale des langues autochtones ?

« Cela a été un honneur. Je n'avais jamais pensé en arriver là, mon objectif était simplement de transmettre à mon peuple ma fierté de nos origines et, en même temps, j'ai essayé de faire comprendre aux autres que nous ne sommes pas des étrangers, nous sommes des êtres humains. Et tout cela avec amour.

Quand j'ai été nommée Ambassadrice, j'ai compris que je ne devais rien changer, juste continuer à porter cette fierté d'être autochtone, et poursuivre cette lutte pour sauver les langues qui disparaissent. »

Lorsque vous avez été investie Ambassadrice de bonne volonté, vous avez affirmé que souvent, les parents n'enseignent pas leurs langues autochtones à leurs enfants pour les protéger de la discrimination. C'est d'ailleurs le choix qu'ont fait vos parents. Que peut-on faire pour éradiquer cette discrimination ?

« Je crois que l'éducation est fondamentale, nous avons toujours tendance à critiquer ce que nous ne connaissons pas. Si nous étions davantage informés sur ces questions et si nous connaissions mieux les communautés autochtones qui existent, au moins autour de nous, nous ne pourrions plus discriminer ces communautés, car nous connaîtrions leur valeur. Je pense que c'est un travail pour les communautés autochtones comme pour les communautés non autochtones, comme je l'ai bien dit à l'époque : les parents ne nous enseignent pas les langues par peur de la discrimination, et surtout par peur que nous n'ayons pas les mêmes chances que le reste de la population. Tout ce qu'ils veulent, c'est que nous ayons la possibilité de travailler et de suivre nos rêves. Il faudrait donc que nous collaborions et que nous nous informions mutuellement afin de ne pas sombrer dans la discrimination. »

Vous dites qu'il faut commencer par l'éducation. Vous en savez quelque chose, vous qui êtes enseignante...

« J'ai suivi une formation d'enseignante, mais je ne pouvais pas exercer. Le peu de temps que j'ai passé à enseigner dans quelques classes, pendant des stages, m'a suffi pour constater que lorsque vous vous rendez dans des communautés, vous ne parlez pas leur langue, vous parlez en espagnol. Parfois, j'entendais les professeurs dire : « Eh bien, l'espagnol à l'école et votre langue en dehors ». Je pense que cela ne devrait pas être le cas. Au contraire, nous devons inclure ces langues dans les classes pour que les enfants se rendent compte qu'elles constituent également des outils pour grandir.

Sans compter que, s'ils parlent une langue, ils sont doublement doués, car ils communiquent dans leur langue maternelle et, en même temps, en espagnol. Ils peuvent parfois penser que cela ne leur servira à rien à l'avenir, que personne ne parle cette langue, mais cela permet de communiquer avec son peuple, de comprendre son histoire. »

L'Année internationale des langues autochtones vient de s'achever, quelles sont les réalisations qui vous ont marquée en 2019 ? Êtes-vous satisfaite du travail effectué ?

« Beaucoup de choses ont été accomplies : les problèmes ont été mis sur la table. Les gens ont pris conscience de l'existence des communautés autochtones et du problème que représente la perte de nos langues, et pour beaucoup d'entre nous la perte de notre identité. L'année se termine, mais j'espère que cela ne signifie pas que ces activités de sauvetage de nos langues vont prendre fin. L'année vient de s'achever, mais les efforts et le travail se poursuivront. »

Maintenant que l'Année internationale est terminée, craignez-vous que la question passe au second plan, que les gens oublient et arrêtent de défendre les langues autochtones ?

« Oui, j'ai cette crainte et j'espère que tout n'est pas terminé, que ceux qui mènent ce combat en première ligne vont le poursuivre. Et je ne parle pas seulement de l'UNESCO ou du gouvernement de chaque pays, mais aussi de nous-mêmes : que faisons-nous, à notre niveau, pour que l'élan ne retombe pas ? »

Vous poursuivrez vos activités de défense des langues...

« Je continuerai mes activités même si mon mandat d'Ambassadrice se termine, même si l'Année des langues autochtones est terminée. Je continuerai mon combat, c'est quelque chose que j'aime, c'est quelque chose qui remplit mon âme et je ne veux pas être la seule. Je l'ai toujours dit : je ne suis pas seule dans cette lutte. On m'a dit que j'étais la seule actrice autochtone à représenter ma communauté mais non, peut-être que je suis la seule à avoir une telle notoriété, mais si chaque pays revoit son histoire, on se rendra compte qu'il y a beaucoup d'autochtones dans chaque pays qui se battent pour cette cause. »



© UNESCO/Christelle Alix

Lorsqu'elle vous a nommé Ambassadrice de bonne volonté, la Directrice générale de l'UNESCO, Audrey Azoulay, a souligné votre attachement à la défense des peuples autochtones, ainsi qu'à l'égalité des genres. Comment est né votre intérêt pour ces deux causes ?

« Cela a commencé très jeune, sans m'en rendre compte. Toute petite déjà, je voulais être enseignante pour cette raison, parce que je savais que les enfants peuvent changer beaucoup de choses. J'ai beaucoup travaillé là-dessus pendant mes études, sur l'idée que les enfants devraient apprendre que nous sommes tous égaux, que nous avons tous les mêmes droits, qu'un garçon n'est pas obligé de jouer aux petites voitures et une fille de ne porter que du rose, qu'un garçon a aussi le droit de pleurer... C'est là que j'ai commencé ce combat.

Quand je suis arrivée dans ce milieu, plus vaste, du cinéma, j'ai constaté qu'il y avait beaucoup d'injustices dans différents secteurs professionnels, pas uniquement dans le cinéma, mais aussi dans de nombreuses entreprises où je venais parler avec des gens. Je me suis rendu compte que les femmes n'avaient pas les mêmes droits que les hommes, ne serait-ce que sur le lieu de travail, qu'elles ne recevaient pas un salaire équitable – et dans de nombreux endroits ce n'est toujours pas le cas. C'est là qu'est née en moi l'envie de dire haut et fort qu'on ne peut pas continuer comme ça, être une femme ne signifie pas que nous sommes inférieures ni que nous devrions être moins payées. »

Malheureusement, cette égalité reste toujours hors d'atteinte...

« Oui, exactement, nous devons encore nous battre, mais j'espère que des gens continueront à nous rejoindre. On ne peut pas se contenter de dire : « Bon, moi rien ne va m'arriver ou je n'en serai jamais là ». Je pense que les hommes, ils ont une maman, des sœurs ou une conjointe, et c'est pourquoi ils doivent aussi nous soutenir : pour que les femmes qui les entourent ne vivent pas la même chose. Et j'essaie toujours d'être claire, il ne s'agit pas d'une guerre des sexes, nous cherchons simplement l'équité, l'égalité de nos droits. »

Vous êtes une personnalité publique très respectée, et le magazine TIME vous a nommée parmi les 100 personnes les plus influentes du monde. Comment cela vous aide-t-il pour défendre ces causes ?

« Cela m'aide beaucoup, car c'est un moyen d'accéder à beaucoup d'endroits différents où les personnes que je rencontre, en plus de voir une personne différente, réalisent que cela vaut vraiment la peine de se battre pour ses rêves, pour ses idéaux...C'est aussi une façon de les inspirer. »

En ce sens, diriez-vous qu'être enseignante et être actrice c'est la même chose ?

« Oui, ces deux métiers se ressemblent car qu'en tant qu'actrice vous avez le pouvoir de transmettre des messages que vous choisissez dans les projets qu'on vous propose, vous pouvez transmettre ces messages positifs à la société. Et en tant qu'enseignante également, vous pouvez transmettre ces messages à un plus petit groupe, mais c'est le but, transmettre des messages. Voilà en quoi une enseignante ressemble à une actrice, mais une actrice peut aussi donner l'exemple en dehors des plateaux de tournage.

Nous avons besoin d'une société inclusive, où les communautés autochtones ne sont pas dénigrées simplement en raison de leur couleur de peau ou de la façon dont elles s'expriment. »

Quel message enverriez-vous aujourd'hui aux peuples autochtones ?

« Ce que je dirais aux autochtones, c'est qu'ils doivent être fiers d'être qui ils sont. Nous ne sommes pas différents, nous avons simplement davantage de connaissances grâce à notre langue et à notre culture. Alors, continuez d'œuvrer pour que ces communautés survivent à travers le monde, qu'elles ne disparaissent pas. Je pense que c'est un travail d'équipe, que nous serons ceux qui pourront continuer ce combat. »

Et que diriez-vous aux gouvernements et à la société en général ?

« Je leur dirais qu'ils peuvent nous aider dans cette lutte, qu'ils sont un facteur important pour l'éradication de la discrimination. C'est quelque chose qui nous affecte trop, nous avons besoin d'une société inclusive, où les communautés autochtones ne sont pas rabaissées simplement par la couleur de leur peau, leurs traits ou leur langue. Nous sommes également des personnes capables d'accomplir beaucoup de choses et de contribuer à la société. »

Que pensez-vous que les gouvernements peuvent faire ?

« Je pense qu'ils pourraient commencer à travailler sur différents projets. Dans l'éducation, nous pouvons couvrir beaucoup de choses et, rien qu'au Mexique, nous voyons que ces langues ne sont pas enseignées dans le cadre du système éducatif. Beaucoup d'enfants ne connaissent même pas les cultures autochtones qui les entourent et ne sont pas conscients de l'importance de ces communautés, donc je pense qu'il serait bon de commencer par là : inclure ces communautés autochtones et ces langues dans le système éducatif. »

Quels sont vos projets pour l'année prochaine ?

« Mes projets pour l'année prochaine sont de continuer ce combat. »